

Denis Lavant, éclatant de noirceur

SCÈNE Le grand comédien français forme avec son compère Frédéric Leidgens un duo parfaitement timbré au nom de Samuel Beckett dans «*Fin de partie*», au Théâtre de l'Orangerie jusqu'à samedi

ALEXANDRE DEMIDOFF

[@alexandredmff](#)

En enfer, ils font la paire. Ils égrainent les minutes depuis toujours et supplient: le point final, de grâce! Mais qui ça? Denis Lavant et Frédéric Leidgens. Au Théâtre de l'Orangerie, à Genève jusqu'à samedi, ils crachent leur whisky, whisky de la dernière chance, le meilleur donc, pur malt. Ensemble, ils délivrent leur *Fin de partie* (Les Editions de Minuit), magnifiques dans cet état second qui est celui d'un texte où les mots sont les vestiges d'une sonate perdue, précieux parce qu'ils ne sont que cela, l'épave de nos désirs, le don de Samuel Beckett.

Samuel Beckett (1906-1989), l'enfant de Dublin, n'était bon qu'à cela: tirer le fil de ses ombres, fil de fiancé bafoué, de marcheur solitaire dans la lande, de grisette attifée comme une reine, à moitié ensevelie dans un mamelon de terre. Parce qu'il avait lu Descartes, il était soucieux de géométrie. Parce qu'il chérissait Marcel Proust, il savait le prix d'un parfum ancien. Parce qu'il était taiseux, il avait fait de la soustraction un

art de vivre, à la ville et sur les planches. Pas un mot de trop, jamais. Ou alors des saillies de corps de garde et des tentatives d'homélie pour rire et faire comme si le ciel n'était pas un leurre.

Pas de Dieu, bien sûr, dans cette *Fin de partie* jouée pour la première fois à Londres en 1957. Mais une chambre obscure, asile parfait pour accueillir son absence. Clov et Hamm, donc. Une créature et son créateur, pourquoi pas. Un serviteur torve, absolu néanmoins, et son maître. Le premier marche, en préambule, dans le noir. Son pas maniaque est celui d'un corbeau dans un grenier. Il scande une angoisse de manoir orphelin.

Oiseau famélique

Mais voilà qu'il trouve la lumière, clarté brunâtre dans la mise en scène de Jacques Osinski, fidèle à la partition de Samuel Beckett, ces didascalies qui étaient pour le Prix Nobel de littérature comme la prune de ses yeux bleus diamantés. On n'y touchait pas! Clov alias Denis Lavant est devant vous, raide sur ses guibolles comme indiqué dans la pièce, sec comme un oiseau famélique, pupilles de rapace sous front de supplice. Voyez sa figure, sa rotation circonspecte, celle du chasseur et de la proie à la fois. Il va s'enfuir, tout son corps le crie, mais une fidélité sans nom l'engueule. A deux pas de lui sommeille Hamm, calé dans un fauteuil

roulant, visage caché sous un mouchoir ensanglanté.

Tout est dit à la première réplique, dans la bouche en forme de meurtrière de Denis Lavant: «Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir.» C'est l'éternel recommencement de la fin en vérité. Hamm sort des limbes, sans âge, coiffé d'une calotte d'évêque, façon famille Borgia. Frédéric Leidgens, interprète toujours habité, notamment au service

Hamm et Clov sont condamnés à tirer le fil de nos histoires, fussent-elles misérables

de Julien Gosselin en 2018 – un spectacle-labyrinthe d'après trois romans de l'Américain Don DeLillo – est ce cardinal sans foi ni loi, cauteleux et cruel comme un enfant curieux de sa part d'ombre, sinuant comme un renard du désert dans la rocaïlle de sa désespérance.

Détonation comique

Si cette *Fin de partie* captive, c'est que ses interprètes expriment les mille et une nuances de la noirceur beckett-

tienne, qu'ils en célèbrent la libido rosse, la dérision d'écorché. Dans les rôles respectifs du géniteur et de la génitrice – comme on dit chez Beckett – Peter Bonke et Claudine Delvaux impriment leur humanité désarmée. Ils sont beaux, l'un et l'autre, surgissant de la poubelle qui leur tient lieu de gîte, lui en Abraham sacrifié mais débonnaire, elle en diseuse d'aventures, fleur bleue jusqu'au crépuscule.

Ils s'acharnent, donc, Hamm et Clov. Frédéric Leidgens: «On n'est pas en train de... de... signifier quelque chose?» Denis Lavant: «Signifier? Nous, signifier! (*rire bref*). Ah elle est bonne!» Dans la foule, il subit l'assaut d'une puce dans les tréfonds de sa braguette. Les blagues de cirque font partie de la panoplie du grand Sam. Il rit pour ne pas s'étrangler, comme Denis Lavant quand il découvre l'état du monde, après avoir tiré le rideau de la lucarne de leur bunker.

Ce rire, sec et abrégé, vaut comme bras d'honneur. C'est ce qui reste quand ce «Voyage d'hiver» touche au bout. Une détonation comique qui n'est pas totalement un clap de fin. Hamm et Clov sont condamnés à cela: tirer le fil de nos histoires, fussent-elles misérables. C'est ce qui s'appelle chez Beckett tenir debout. ■

Fin de partie, Genève, Théâtre de l'Orangerie, jusqu'au 12 août.